


# La France des machos

Ainsi, dans un pays où, de texte de loi en charte et règlement, aucune discrimination fondée sur le sexe n'est plus tolérée, les Françaises seraient définitivement les égales des Français ? On est très loin du compte.

**PAR JACQUELINE RÉMY. ILLUSTRATIONS : ANNE SIMON**

« *Halte à la féminisation !* » Le 27 mars 2008, une étrange créature barbue prend la parole sans y être invitée, lors d'une assemblée générale du Conseil national des centres commerciaux. Elle félicite les dirigeants masculins présents d'avoir su résister à la féminisation galopante de la société, tout en les prévenant : « *Une femme s'est immiscée dans le conseil d'administration, précédent regrettable. Demain, si vous n'y prenez garde, vos caissières y siégeront !* »

Un mois plus tôt, une bande de femmes à barbe avait déjà, lors d'une séance de signature publique, fait dédicacer par le journaliste Eric Zemmour son pamphlet – *le Premier Sexe* (Denoël) –, en l'encourageant : « *On espère que vous n'allez pas lâcher le sexisme, parce que le racisme, c'était bien, mais le sexisme, c'est mieux !* »

Déchaînées, plutôt drôles, les féministes de La Barbe se déplacent en horde et sont prêtes à jouer, à la demande, les « *services d'intervention rapide* », explique Marie de Cenival, la fondatrice du groupe. Exaspérées, disent-elles, par le sexisme général de la société, elles ont décidé d'investir sous postiche tous les lieux de pouvoir des hommes : « *Que la barbe des femmes soit le signe de leur volonté de résister à l'hégémonie masculine et de rendre visibles et ridicules toutes les situations d'inégalité entre hommes et femmes.* » Elles ont manifesté devant la Bourse de Paris, avant une assemblée générale du groupe Casino – une seule femme au directoire, une seule femme au conseil d'administration. Elles ont fait irruption au lendemain des municipales au milieu d'une réunion de l'Association des maires de France – 11 % de femmes, 89 % d'hommes –, puis au Sénat, dans le cadre d'un colloque sur la Ve République présidé par Edouard Balladur, lors d'une table ronde intitulée « Le Parlement, miroir de la société française », où une seule femme avait été, *in extremis*, alignée à la tribune. Enfin, pour le 14 Juillet, fête nationale, le groupe La Barbe a appelé toutes les énervées de France à « barber » les Marianne représentant la République à travers le pays.

> **Les femmes sont les égales des hommes. Sur ce point, on obtient la même adhésion que sur la nécessité d'interdire le rot au salon.**

Machiste, la France ? Allons donc ! De texte de loi en charte et règlement, aucune discrimination fondée sur le sexe n'est désormais tolérée et plus aucune publicité n'ose montrer une femme armée d'un presse-purée ou d'un aspirateur. Au cinéma, dans les comédies de mœurs, les hommes sont censés se chercher et les femmes se trouver, comme dans *Quarante-huit heures par jour*, le premier film de Catherine Castel, sorti en juin dernier. Au boulot, l'avant-garde des entreprises qui font leur com sur le « *management éthique* » *(sic)* se bat pour être reconnue *women's friendly* tout en gardant à l'œil la sauvegarde de la planète, le respect des droits de l'enfant, des bébés phoques et des vers à soie.

Dans les textes, les Françaises sont définitivement les égales des Français. En politique, elles sont à parité, définition peut-être étriquée mais en tout cas arithmétique de l'égalité. Elles le seront bientôt dans d'autres cénacles, puisque, dans la révision constitutionnelle votée au Congrès le 21 juillet, un amendement, déposé par la députée UMP Marie-Jo Zimmermann, présidente de la Délégation de l'Assemblée nationale aux droits des femmes, et adopté par les deux chambres, modifie le préambule de la Constitution de façon à permettre l'instauration de quotas, jusqu'ici interdits.

Bref, la cause est entendue : les femmes sont les égales des hommes, et, quand elles ne le sont pas, il faut leur mettre des talonnettes. C'est même l'une des questions sur lesquelles on est sûr d'obtenir en France un taux d'adhésion aussi fort que sur la nécessité d'interdire le rot au salon ou de pratiquer le tri sélectif. Plus un homme public n'oserait dire que ➤

➤ les femmes ne sont pas des êtres merveilleusement à leur hauteur. La plupart ont même tendance à prendre un ton pénétré pour soupirer : « *J'aime beaucoup les femmes, elles sont tellement plus douées et intelligentes que nous.* » Prenez Gérard Longuet, par exemple. Quand les filles de La Barbe ont tapé l'incruste au colloque du Sénat, le 15 mai dernier, pour protester contre la composition essentiellement mâle de sa tribune d'orateurs, l'élu UMP de la Meuse s'est débattu comme un beau diable. « *J'ai une excuse*, a-t-il plaidé d'un ton acide. *Je suis marié avec une femme, ce qui est encore assez fréquent, j'ai quatre filles, et donc une mère, et, quand j'ai un chien, c'est une chienne…* »

Gérard Longuet n'a pas précisé si sa psychanalyste était de sexe féminin. Difficile de ne pas voir dans cette curieuse

**« Je suis marié avec une femme, ce qui est encore assez fréquent, et, quand j'ai un chien, c'est une chienne… » Gérard Longuet**

« excuse » un retour du refoulé. Car, si tout le monde en France est d'accord pour communier publiquement dans l'encensement des femmes, le machisme désormais masqué, rampant et fatigué jaillit dans les moments d'oubli ou de trop fortes émotions. Ecoutez les commentateurs de Roland-Garros s'extasier sur la silhouette des championnes de tennis comme si elles s'exhibaient sur un podium de Miss Monde : on n'a jamais entendu un journaliste souligner en pleine action le caractère sexy des formes de Zidane. C'est aussi Charles Villeneuve, nouveau président du PSG, à qui *le Journal du dimanche* demande s'il fonctionne à l'intuition. « *Je laisse ça aux femmes*, s'indigne-t-il. *Moi, je ne suis pas une gonzesse !* » C'est enfin – les machos sont de grands ados – Nicolas Sarkozy qui n'en finit pas de s'extasier




à voix haute sur la beauté de sa femme devant ses collègues chefs d'Etat.

## Recrudescence des violences

La misogynie ordinaire survit très bien à la modernité égalitariste, d'insulte salace en blague contre les blondes, considérées comme l'essence même de la pétasse. Les femmes sont en droit les égales des hommes et devraient l'être de fait, mais d'où vient que, quand trois d'entre elles se mettent ensemble pour le crier, ce n'est pas loin d'être entendu comme une scie ?

Un machisme brut – contre les moches, les vieilles, les belles et les rebelles – sévit dans les alcôves conjugales et bien des lieux très honorables, outre les films pornographiques, les couloirs des collèges et les caves des cités.

Le nombre de plaintes pour violences conjugales a augmenté de 30 % en quatre ans. Et, selon une récente enquête menée dans la Seine-Saint-Denis, 30 % des filles de 18 à 21 ans interrogées avaient subi des violences physiques au cours des douze derniers mois, 5 % des violences sexuelles.

Certes, tout le monde est d'accord pour déplorer la récente décision du tribunal lillois prononçant la nullité d'un mariage pour cause de tromperie sur l'hymen de la mariée. Mais, comme le souligne le mouvement Les Insoumis(es), de l'autre côté du périphérique, les jeunes femmes voilées se multiplient et « *la virginité est en passe de devenir la norme* ». Le Haut Conseil à l'intégration avance que 35 000 petites filles seraient chaque année en France soumises à l'excision et 70 000 adolescentes à un mariage forcé ou « arrangé », comme Fatoumata, qui, ces jours-ci aux Lilas, se ronge les sangs à l'idée de partir en vacances au Mali avec ses parents et hésite à fuguer, pressentant qu'on ne la laissera revenir en France, comme sa sœur avant elle, qu'excisée et la bague au doigt.

Au-delà de ces cas dramatiques, c'est vrai, il faut fouiller dans les recoins de la loi pour trouver les dernières traces des inégalités d'antan. Dans la vie, en revanche, il ne faut pas chercher très loin : les travailleurs les plus pauvres sont à 80 % des femmes et, selon la sociologue Margaret Marouani, ces dernières constituent 85 % des allocataires du minimum vieillesse. Un tiers des femmes travaillent à temps partiel (pour 6 % des hommes), et ce n'est pas toujours un choix délibéré. Elles occupent massivement des emplois non qualifiés et sont victimes – parfois actrices – d'une ségrégation professionnelle qui les cantonne dans certaines filières. Enfin, elles sont encore assez systématiquement barrées de toutes les zones de pouvoir, dans le public comme dans le privé. Plus on monte dans les hiérarchies, moins on trouve de femmes. Dans les comités de direction, c'est carrément le désert. Et il faut cesser de s'esbaudir sur les chiffres annoncés en juin dernier par les conseils d'administration du CAC 40 : 10 % de femmes, cela fait tout de même 90 % d'hommes, non ?

On en compte davantage qu'hier, d'accord. Mais, aujourd'hui, les filles, en France, sont meilleures que les garçons à tous les échelons de leur scolarité et elles sont plutôt plus diplômées qu'eux. Donc, il y a un os. « Le plafond de verre », en langage militant. Accusons le machisme. Où se cachent les machos ? Ils ne s'expriment plus guère publiquement, dans l'océan du consensus politiquement correct. Les féministes ont dans le collimateur quelques spécimens notoires. Alain Soral, surtout écouté de Jean-Marie Le Pen et de Dieudonné, dont il est proche. Eric Zemmour, cité plus haut, qui s'est trouvé là un emploi. David Abiker, qui a trop d'humour pour faire mal. Et après ? Elles grognent sans conviction contre le pédiatre Aldo Naouri et le psychanalyste Michel Schneider qui, chacun à sa façon, jugent la société trop maternante et les pères trop absents. Murmurent des noms de patrons, Ernest-Antoine Seillière, Thierry Breton, jugés imperméables à la cause.

**Faut-il s'esbaudir des chiffres des conseils d'administration du CAC 40 : 10 % de femmes, cela fait 90 % d'hommes, non ?**

Mais peu de féministes s'attaquent aux responsables religieux qui, ces temps-ci, se raidissent dans toutes les confessions, *a fortiori* aux intégristes, qui, islamistes en tête, mâchent le travail de tous les machos à travers la planète.

En revanche, elles pétitionnent contre le gouvernement pour l'empêcher de « démanteler » le Service des droits des femmes, dans le cadre de la révision générale des politiques publiques, et sont impitoyables à l'encontre des médias dans leur ensemble. Outre les chroniqueurs sportifs qui s'intéressent plus au potentiel sexuel des filles qu'à leurs performances, elles vilipendent surtout les animateurs télé ou radio dont les plateaux souffrent d'un excès rasoir de testostérone. Le groupe La Barbe, justement, s'est carrément attaqué à *Libération*, pas vraiment l'archétype du journal antiféministe. Mais le quotidien, lors d'un colloque sur la culture en juin 2008, n'avait songé à inviter que 10 femmes sur les 106 personnalités appelées à s'exprimer. Le site Internet Du rose dans le gris, lui, a épinglé *CB News*. Le magazine, à l'occasion de son Grand Prix des médias, avait demandé à ses abonnés d'élire la « personnalité média de l'année » parmi 23 individus, dont… une seule femme.

## En cravate, les députées !

Voilà où va se nicher le machisme, aujourd'hui : dans la rétine. C'est bien simple, le macho new-look n'a rien contre les femmes, la sienne travaille, il est éduqué, il a vu les campagnes de la délégation *ad hoc*, les sept ministres en jupe, la présidentiable en blanc, et les patrons se choisir une patronne, Laurence Parisot. Il sait que les entreprises, désormais, ont à signer des chartes, des labels, des accords d'égalité hommes-femmes, des tas d'outils destinés à forcer les blocages masculins, et il a appris à se taire. Il applaudit, même. Mais son problème, c'est qu'il ne « voit » pas les femmes.

Souvenez-vous, au début de juin. Pour fêter son accession à la tête de l'Europe, le président de la République fait alors porter aux 577 députés un petit cadeau attentionné : une mallette griffée Philippe Starck, contenant un bloc-notes, un crayon et… une cravate grise. Il n'avait pas « vu » les femmes, dans l'Hémicycle, on avait oublié de les lui montrer. C'est sans doute pour cette raison qu'il veut avoir le droit de pénétrer dans l'Hémicycle.

Mais il n'y a pas que le président. Les étudiants de Françoise Barret-Ducrocq, par exemple, à l'université Paris-VII. La professeur aime bien commencer l'année en demandant à ses élèves, censés étudier l'histoire des femmes et du féminisme en Grande-Bretagne, de citer de grands écrivains : « *Jamais un nom féminin ne sort, ça ne leur vient pas à l'esprit.* » Les hommes ont du mal à associer le terme de « grand » à celui de « femme ». Ce n'est pas la seule association de mots qui les

## Et la barbe vint aux femmes

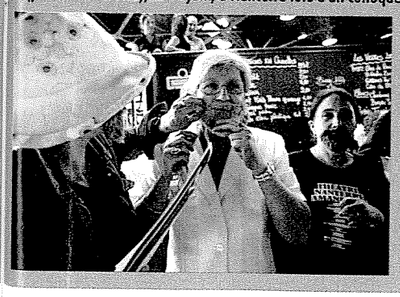
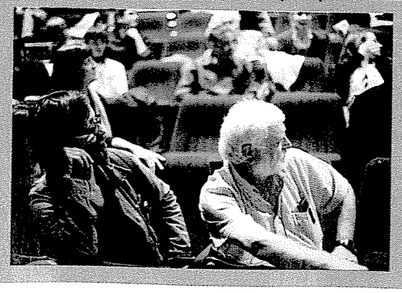
**Quand les féministes de La Barbe déploient leurs « services d'intervention » : 1) rassemblement ; 2) cogitation au bistrot ; 3) mise au point logistique. Enfin, intervention**





photos diane grimonet pour « marianne »

**(photos de droite), le 14 juin, à Nanterre lors d'un colloque sur la culture auquel « Libération », pourtant pas réputé antiféministe, n'avait convié que 10 femmes sur 106 invités !**


➤ fait buter. Catherine Ferrant, directrice de l'innovation sociale chez Total, racontait dans un colloque organisé en juin par l'Institut Emilie du Châtelet au conseil régional d'Ile-de-France, qu'une enquête a été conduite auprès des cadres du groupe pour tenter d'identifier les freins à la promotion féminine. Résultat : *« Les femmes cadres décrivent les hommes cadres comme des cadres, les hommes cadres décrivent les femmes cadres comme des femmes. »* Question de regard. Comme le dit élégamment Isabelle Alonso (1), *« les hommes ont des lunettes en peau de zob »*.

Pas si facile de leur faire changer de lunettes, à une époque où l'on ose publier un *Guide des jolies femmes de Paris* (Pierre-Louis Colin, éd. Robert Laffont), prétendant tracer les itinéraires des lieux les plus riches en beautés féminines. Les hommes sont si compliqués. Il y a ceux qui ne voient pas les femmes, ceux qui ne tiennent pas à les voir, ceux qui croient les voir, ceux qui ne voient pas leur absence et ceux qui ne voient pas le problème. Secrétaire nationale du PS chargée des droits des femmes et de la parité, Laurence Rossignol découvre avec stupéfaction, lors de la séance de préparation du Congrès, le 2 juillet, qu'aucun des 24 articles de la déclaration de principe élaborée par ses camarades n'évoque la question de l'égalité des sexes et que le PS se définit comme un parti humaniste, internationaliste, écologiste, progressiste, laïc, etc. Mais pas féministe. Elle provoque alors une discussion en bureau national. On ajoute « féministe », et le texte part dans les fédérations pour être ratifié. Résultat ? *« Les 14 fédérations ont fait rayer le mot "féministe". »* Nouveau débat devant la commission de résolution.

*« Pourquoi on dirait qu'on est féministe puisque ce n'est pas vrai ?* s'exclame François Hollande.

*– Pourquoi on dirait qu'on est humaniste et fraternel puisque ce n'est pas vrai ? »* rétorque alors Laurence Rossignol.

## Bonnes pour les élections locales

Cette anecdote fait beaucoup de peine à la députée UMP Marie-Jo Zimmermann, rapporteuse générale de l'Observatoire de la parité, qui se bat pour convaincre son propre parti de prendre en exemple les socialistes, si *women's friendly*. En fait, voilà ce qui est *« vrai »*, comme dirait Hollande : depuis que les parlementaires ont voté la parité, pour s'obliger à céder de l'espace aux femmes, ces dernières n'ont vraiment conquis des places que là où les hommes n'avaient pas le choix : aux élections locales. Quarante-sept pour cent de femmes ont été élues dans les conseils municipaux des villes de plus de 3 500 habitants, 48 % de femmes dans les conseils régionaux. Mais on ne recense que 11 % de maires au féminin, une seule présidente de région et, au Parlement, 16,9 % de sénatrices et seulement 18,5 % de femmes députées, puisque la loi permet de payer des sanctions financières pour contourner le problème. Ce dont a largement profité l'UMP, en ne présentant que 27 % de candidates, tandis que les autres partis ne donnaient pas toujours aux leurs les circonscriptions les plus gagnables. Et voilà comment la France se retrouve à la 58e place mondiale, entre le Nicaragua et la Guinée équatoriale.

Les hommes politiques veulent bien la parité, mais ils préfèrent la scissiparité : ils se reproduisent eux-mêmes. *Idem* dans l'entreprise, où l'on se coopte. *« Dans cette affaire de pouvoir, il y a un besoin d'éternité,* avance Catherine Ferrant. *Les femmes font des enfants, elles sont plus libres par rapport à la création. Les hommes sont sans cesse à la poursuite d'eux-mêmes. Ils ont un besoin de clonage très fort. Ils se prolongent dans un homme plus jeune. »*

**Le drame du nouvel homme féministe : il ne trouve jamais de femme compétente – « Vous en connaissez, vous ? »**

Claniques, *« les hommes politiques ont encore des codes, un langage, des comportements qui sont ceux des assemblées de chasseurs »*, accuse la politologue Janine Mossuz-Lavau. Il faut les entendre renâcler, au moment des investitures, quand il s'agit de féminiser les listes. Déléguée nationale à la parité au PS, Geneviève Couraud raconte : *« Ils ont toujours un candidat légitime et naturel, eux-mêmes en général. Et quand on lance un nom de femme, ils poussent des cris : "Ah non, pas elle ! Elle est folle !" Les femmes sont toutes "folles" ou "pas gentilles". Est-ce qu'on demande aux hommes d'être gentils ? »* Surtout, et c'est bien là le drame du nouvel homme féministe, il ne trouve jamais de femme compétente – *« Vous en connaissez, vous ? »*

C'est vrai en politique comme dans l'entreprise. Pourtant, elles se lancent rarement dans la course au pouvoir sans être bardées de diplômes ou de mandats. *« Elles ont en général les compétences qu'il faut, mais elles ont tendance à se sentir moins légitimes »*, affirme la sociologue Bénédicte Bertin-Mourot. La politiste Catherine Achin relève qu'on n'entend jamais un homme prendre la parole à la façon de ces femmes qui commencent ainsi : *« Je ne suis pas très compétente sur ce dossier, donc je serai brève. »* Frédérique Pigeyre, membre du comité scientifique de l'institut Emilie du Châtelet, insiste : *« Ce serait plus simple s'il y avait une volonté assumée d'écarter les femmes. C'est bien plus subtil que ça. On nomme les compétences requises pour le poste, et on se réfère à des stéréotypes masculins, force mentale, solidité et mobilité. »*




Plus un métier n'est aujourd'hui interdit aux femmes – seuls les sous-mariniers résistent encore. Mais elles sont concentrées dans 11 familles de métiers sur 86. Voici le hit-parade des derniers bastions masculins, classés par branches : 1) la construction (9,6 % de femmes) ; 2) l'industrie automobile (17,5 %) ; 3) l'industrie des biens d'équipement (19,4 %) ; 4) l'énergie (19,9 %) ; 5) les transports (23,3 %) ; 6) l'industrie des biens intermédiaires (24,4 %) ; 7) l'agriculture (27,9 %). En revanche, les femmes pullulent dans les services aux particuliers (61,2 %) et les secteurs de l'éducation, de la santé et de l'action sociale (75,3 %).

Mais il faut fouiner pour trouver les vraies poches de métiers très « sexués ». La statisticienne Monique Meuron détaille : *« Sous une féminisation globale des métiers du droit, par exemple, les avocats sont à 53 % des femmes tandis que 80 % des notaires sont des hommes. Dans le bâtiment, vous avez 9,6 % de femmes, mais elles sont secrétaires ou comptables. »* Chez les ouvriers ? *« Vous n'en trouverez pas ! Les fédérations du bâtiment et de la métallurgie ont lancé des campagnes pour attirer les filles. Sur les chaînes, ça ne s'est pas trop mal passé, les normes de sécurité ont été renforcées, mais elles ne restent pas. Sur les chantiers, ce n'est pas si facile, il faut des sanitaires et des vestiaires séparés, cela coûte cher. »*

En gros, les filles vont dans les métiers de service et les garçons, dans les métiers techniques. Apprenties, elles sont coiffeuses ou vendeuses, tandis qu'ils choisissent la cuisine ou le bâtiment. Elles préfèrent soigner ou enseigner et laissent les métiers de force aux hommes. Pourtant, ça bouge. Elles sont de plus en plus nombreuses à présenter le bac scientifique. Et on arrive presque à 20 % de femmes ingénieurs. *« Mais elles ne vont pas n'importe où,* précise Monique Meuron. *En tout cas, pas dans la production. On les utilise comme expertes sauf, bizarrement, chez les informaticiens. »* Un métier neuf, pourtant. Où elles ne sont que 17 %.

Interdit aux femmes ? Pas forcément. Les filles aussi ont des stéréotypes dans la tête. Elles ne rêvent pas toutes d'être marins-pêcheurs, conductrices d'engin, ouvrières non qualifiées. Mais elles se retrouvent employées non qualifiées : nounous (métier féminisé à 99 %), aides ménagères (98 %), agentes de surface, caissières. C'en est même inquiétant. *« La non-qualification est en train de changer de camp,* affirme Monique Meuron. *Car les emplois d'ouvriers non qualifiés, occupés par des hommes, tendent à disparaître, tandis que ces métiers non qualifiés ultra-féminisés sont appelés à se développer. »* Avec leur lot d'horaires impossibles et de feuilles de paie anorexiques.

**Qu'elles soient jolies mais pas sexy, gentilles mais pas faibles, maquillées mais pas trop, douées d'autorité sans être autoritaires…**

En revanche, dans toutes les grosses entreprises et la fonction publique, on s'applique désormais à recruter des filles, puisqu'elles ont les diplômes. Mais, dans les bastions masculins, comme le BTP ou l'industrie, on les trouve dans les services administratifs, financiers ou des ressources humaines, sans compter le secrétariat. Certes, on tente, politique oblige, de les attirer dans les autres secteurs. Sans toujours se donner les moyens de les garder.

## Dur d'être chef

L'ambivalence est dans les têtes masculines, et les filles subissent une double injonction. Il faut qu'elles se comportent comme des hommes, mieux qu'eux, tout en restant des femmes. Qu'elles soient jolies mais pas sexy, gentilles mais pas faibles, maquillées mais pas trop, douées d'autorité sans être autoritaires. En sachant que, par définition, pèsera sur elles un soupçon d'incompétence, reproche rarement infligé aux hommes, en politique en particulier. En prime, elles seront payées moins bien que les hommes : 25 % d'écart en moyenne, 11 % à poste égal, selon Margaret Marouani.

Delphine (2), 30 ans, dans le BTP, assure que le fait d'être une femme l'a servie, au moment de son recrutement : *« Les plus machos ne sont pas les collègues, mais les clients qui vous parlent en lorgnant vos seins. »* Emmanuelle (2), 32 ans, raconte aussi à quel point elle a été bien accueillie comme ingénieur à son arrivée chez un équipementier automobile de premier rang. *« J'étais la seule femme pour 60 hommes, et j'ai été émerveillée par la solidarité, voire l'ombre de paternalisme, dont ils ont fait preuve à mon égard. »* Ce qui tranchait avec le traitement *« exécrable »* qu'elle avait subi à l'Ecole des arts et métiers dont elle sort et où les filles se comptent sur les doigts d'une main : *« Là-bas, nous étions marginalisées, de fait exclues des groupes de travail, c'était très dur. Au début, l'entreprise m'a paru le paradis à côté. »*

Jusqu'au jour où elle a été nommée chef, voilà trois ans. *« Depuis, ça s'est corsé. Il faut que je prouve dix fois plus qu'un homme. On me critique, on m'épie. La moindre erreur que je commets est immédiatement colportée à l'infini. La pression vient moins des hommes que je dirige que de ceux qui occupent les mêmes postes hiérarchiques que moi. Je pourrais monter, devenir chef de projet ou chef de groupe. Mais ce n'est pas envisageable, je me ferais dézinguer, c'est trop dur. »* Elle préfère *« attendre un peu »*. Ils ont gagné.

Pourtant, cette entreprise, comme d'autres, se démène pour décrocher le « label égalité » – c'est bon pour l'image. Emmanuelle, qui était évidemment moins bien payée que ses collègues masculins, a même bénéficié d'un *« petit rattrapage salarial »* sur les 1 % consacrés à cette politique. Cela lui a coûté cher. *« J'en ai entendu parler pendant trois mois ! »* soupire-t-elle. Cela ne s'arrangera pas avec la maternité. *« Le premier enfant a le même effet sur les carrières des femmes qu'un engagement syndical »*, affirme Emmanuelle Latour, secrétaire générale de l'Observatoire de la parité. *« Au retour de leur congé de maternité, les femmes ne retrouvent plus*

➤ *leurs dossiers, ni leur poste de travail, ni parfois leur bureau,* renchérit Margaret Marouani. *Bref, on le leur fait payer.* »

## Mot d'ordre : diversité

En fait, c'est là, dans cette xénophobie de couloir, que va se nicher ce machisme mou qui empêche les femmes de grimper dans les hiérarchies. Beaucoup d'hommes les ressentent comme des intruses ou des étrangères. Les cadres à qui l'on explique qu'il faut féminiser – sous peine de se faire épingler pour discrimination – n'osent pas, vis-à-vis des autres, prendre ce risque. « *Si la femme se plante, ils ont peur que ça leur retombe dessus* », explique Marie-Claude Peyrache, qui faisait partie il y a peu du comité exécutif de France Télécom. Elle en était le seul membre féminin. « *J'ai trouvé cela anormal, j'ai créé un réseau de femmes. A France Télécom, le personnel était à 48 % féminin, dont 28 % des cadres supérieurs. Mais il y avait zéro femme dans les comités de direction. Ce n'était pas une question de vivier, mais de volonté.* » Pour faire bouger les choses, martèle-t-elle, il faut taper en haut, convaincre le numéro un. « *Le jour où le président a décrété qu'il fallait au moins une femme dans chaque comité de direction, les autres ont obtempéré, c'est devenu moins dangereux !* »

A Total, « *on a décidé il y a cinq ans de recruter une proportion de femmes équivalente à celle qu'on trouve dans les écoles dans lesquelles on recrute* ». Aux Eaux de Paris, selon Pascal Bernard, directeur des ressources humaines, on a adopté une autre stratégie : « *On a mis en place des CV anonymes et on évalue les cadres en partie sur le management éthique : "Qu'avez-vous fait pour lever les discriminations" ?* » Après les lois Roudy (1983) et Génisson (2001) pour l'égalité professionnelle, le lancement de la charte et du « label égalité » (Vautrin, 2004) a fait bouger les esprits : 38 entreprises se sont vu décerner le label, couronnant une politique active en faveur de la promotion des femmes. L'obsession, désormais, c'est la diversité. Un nouveau mot d'ordre qui, en englobant les luttes contre toutes les discriminations, peut doper la promotion des femmes ou la noyer.

**La solution ne viendra pas des hommes mais du marché, assure le détecteur de tendances Mike Burke.**

Nicolas Sarkozy avait tout promis aux femmes pendant sa campagne, en stigmatisant les patrons : « *Je leur dis* […], *malgré la loi sur la parité, malgré la loi sur l'égalité professionnelle, les femmes ne sont pas encore des citoyennes à part entière dans notre République. Je veux un Etat exemplaire* […]. » Pour cela, il suffira en 2010 de sanctionner les entreprises qui n'auront pas respecté la loi sur l'égalité salariale. Voté en 2006, ce texte leur donnait quatre ans pour supprimer les injustices. A cette échéance, l'Etat devrait, s'il est « exemplaire », instituer comme prévu un prélèvement sur la masse salariale pour rétablir l'équité.

La pression profemmes est beaucoup moins forte qu'outre-Atlantique, où des avocats se sont spécialisés dans les procès pour discrimination. En France, sur les 6 % de plaintes pour sexisme, la moitié seulement émane des femmes. Les syndicats ne sont que très frileusement mobilisés sur ces sujets. Et les plaignantes ont peur de se faire dénoncer pour calomnie. Mais la loi européenne, qui libère le discriminé de la charge de la preuve, pourrait protéger les femmes. L'Europe, en la matière, est un soutien, souligne Gisèle Halimi, qui plaide pour que les pays de l'Union adoptent, dans tous les domaines, « *la clause de l'Européenne la plus favorisée* », dans le livre qu'elle publie sous ce titre (Des femmes).

La Commission européenne a signé en 2006 une feuille de route établissant un programme d'action sur quatre ans. Outre les 14 directives européennes, qui orchestrent l'égalité de traitement des deux sexes, la nouvelle présidence devrait plancher sur trois autres directives, et s'attaquer en particulier au problème du congé parental pour inciter les pères à s'occuper de leurs enfants. « *La solution serait, comme en Islande et au Danemark, d'interdire à l'un des parents de prendre plus des deux tiers du congé parental,* précise Emmanuelle Latour. *Si l'autre conjoint ne le prend pas, il sera perdu.* » Les Français tousseront, ils n'aiment pas que la loi s'insinue dans leur intimité. Or, c'est là que les femmes perdent la bataille de l'emploi. A la maison. Quand elles ont des enfants et que le poids des tâches ménagères leur tombe dessus.








## Quels papas poules ?

Elisabeth Badinter le dit très bien : « *On admet qu'une femme vaut un homme, mais je ne suis pas sûre qu'un homme vaille encore une femme.* » En clair, le deuxième sexe a conquis les territoires masculins – hors les mondes religieux et carcéral (4 % de femmes dans les deux cas) –, mais les hommes n'ont pas fait le chemin inverse.

Presque la moitié des actifs sont des femmes. De 25 à 49 ans, 80 % d'entre elles travaillent, même quand elles ont un enfant, alors qu'en 1975 elles n'étaient que 60 %, précise Marouani. Mais elles endossent les deux tiers du boulot domestique et des soins aux enfants. Les papas poules, dont les magazines se pourlèchent depuis trente ans, coupent certes le cordon dans les maternités mais sont scotchés à leur bureau quand le petit a la varicelle. « *Le partage du quotidien est, outre l'accès au pouvoir, le problème numéro un des femmes,* insiste la socialiste Laurence Rossignol. *Evidemment, quand vous dites ça, "M. 3 %", celui qui fait la vaisselle, est toujours devant vous… Mais les statistiques de l'Insee sont claires : les femmes font la lessive, les courses, les repas, et les hommes s'occupent du bricolage. Comme on ne change pas les étagères tous les jours, au bout de la semaine, ça fait dix-sept heures de différence.* »

La solution ne viendra pas des hommes mais du marché, assure le détecteur de tendances Mike Burke, qui organise des séminaires pour aider les *superwomen* à déminer leurs petits stéréotypes intérieurs. Dans les locaux de l'agence de pub Euro BETC-RSCG, le 26 juin, sûr du triomphe futur des valeurs féminines, il s'emballait : « *Nous sommes passés en trente ans du quantitatif au qualitatif, de l'économie industrielle à l'économie de services, où l'on voit déjà une majorité de femmes.* » Les féministes, elles, misent sur la démographie, qui va libérer des postes avec le départ à la retraite des baby-boomers. Et certaines, sur la mondialisation. « *La guerre des talents va s'accentuer,* affirme Marie-Claude Peyrache. *Cinquante-sept pour cent des diplômés de l'université sont des femmes. Dans les écoles de commerce, elles sont à 50-50. Il reste les écoles d'ingénieurs, autour de 20 %. Mais il arrive de jeunes Chinoises, de jeunes Indiennes. La mondialisation va bousculer tout ça. Face à la concurrence, les comités exécutifs qui n'auront pas su intégrer des étrangers ou des femmes seront mal.* »

Les nouvelles battantes, comme cette ex-directrice exécutive chez France Télécom, ou Véronique Morali, présidente du développement chez Fimalac, et Mercedes Erra, présidente executive d'Euro-RSCG Worldwide, sont convaincues que les femmes ne doivent plus mendier mais agir pour conquérir au moins la moitié du ciel. Certaines sont pour les quotas aux postes de direction, ou seulement dans les conseils d'administration. Toutes pensent qu'il faut en finir avec les pudeurs féminines face au pouvoir. Beaucoup citent une fameuse étude américaine démontrant que les entreprises employant au moins 30 % de femmes marchent mieux que les autres.

**Certains insultent à mi-voix les DRH trop féministes : « Tes fils, quand ils ne trouveront plus de boulot, on rigolera bien ! »**

Les sites féminins militants se multiplient. Véronique Morali vient de créer le sien, Terra femina, en avril dernier. Tita Zeitoun, seule patronne, dit-elle, à diriger une société de commissaires aux comptes, est l'une des fondatrices du site Du rose dans le gris, créé par six réseaux de femmes, dont le sien, Action de femmes. Voilà l'arme fatale de ce début de millénaire : le réseau.

L'heure n'est plus à pleurnicher sous prétexte que le Siècle est encore peu ouvert aux femmes ou que le Jockey Club leur est interdit. Les *superwomen* s'en fichent. Elles contre-attaquent. A elles, les joies de la cooptation, du corporatisme et de la solidarité. Marie-Claude Peyrache, présidente française de l'European Professional Women's Network – 3 500 pointures en Europe dont 1 200 à Paris se parlant exclusivement en anglais – n'a pas peur des mots : « *Eh oui, il y aura moins de place pour les hommes. La compétition est ouverte. Pour l'instant, elle est inégale. Il faut être tellement meilleure… Un homme passe 20 % de son temps à travailler et 80 % à le faire savoir ; une femme, c'est l'inverse !* » Pour étayer les ambitions féminines, ce réseau propose du « mentoring », la deuxième arme fatale des nouvelles guerrières. « *Un jour,* conclut Marie-Claude Peyrache avec un petit sourire carnassier, *les femmes protégeront les hommes.* »

Les trentenaires les plus douées, aujourd'hui, n'ont plus peur de balancer une batterie de questions aux DRH qui veulent les recruter, histoire de vérifier si l'entreprise est *women's friendly* : « *Quelle est votre politique de promotion des femmes ? Quels sont les écarts de salaires entre les sexes ? Quels sont vos horaires ?* » Sur ce plan-là, quand elles ont le choix, elles ont intérêt à aller dans une boîte nordique ou anglo-saxonne. Car les Français ne sont pas en avance. Ici, 75 % des hommes de pouvoir ont encore une épouse qui ne travaille pas : l'image de la femme qu'ils pourraient promouvoir au bureau cogne avec celle qu'ils retrouvent à la maison. Il faut attendre qu'ils aient une fille en âge de chercher un emploi pour que leurs yeux se dessillent. Un peu.

Les féministes ne croient guère que les hommes vont changer si on ne les menace pas d'une épée de Damoclès. Pourtant, toutes les études démontrent que les jeunes pères veulent s'occuper de leurs enfants, qu'en tout cas garçons et filles expriment les mêmes aspirations : avoir une vie privée, s'épanouir aussi hors du travail. Beaucoup râlent, il est vrai, quand il leur arrive de se voir préférer une femme. Certains, dans les hiérarchies, insultent à mi-voix les DRH trop féministes : « *Tes fils, quand ils ne trouveront plus de boulot, on rigolera bien !* » Au fond, ils savent que cette partie-là est perdue. Et si, à l'avenir, ils ne veulent pas l'entendre, les filles de demain, élevées dans l'illusion et le culte de l'égalité, le leur feront comprendre • ***J.R.***

(1) Dernier ouvrage paru : **Même pas mâle !** (Robert Laffont).
(2) Le prénom a été modifié